

JEAN-LUC MORICEAU*Institut Mines-Télécom/TEM/LITEM/ETHOS***HERVÉ LAROCHE***ESCP Europe***RÉMI JARDAT***IAE Gustave Eiffel, UPEC, IRG*

Recherche en gestion, le sens mis en pièces

La recherche en gestion a acquis ses lettres de noblesse : reconnaissance disciplinaire, reconnaissance institutionnelle, multiplication des sociétés savantes, des conférences, des revues, priorité revendiquée par toutes les institutions, etc. Pour ceux qui ont connu les temps où mentionner l'idée d'une recherche scientifique dans le domaine de la gestion vous valait soit des regards interloqués, soit un franc éclat de rire, le chemin parcouru est impressionnant. Et pourtant nous ne sommes pas heureux. À peine établis, à peine consacrés, que déjà nous avons le sentiment d'une dégradation. L'âge d'or serait-il passé sans que nous nous en apercevions ? À peine édifié, notre palais serait-il déjà menacé de ruine ?

La course à la publication, la « guerre des étoiles », la dévalorisation des livres amènent en effet beaucoup d'entre nous, chercheurs en gestion à l'imaginaire trempé dans le modèle de singularités (orienté vers l'originalité, l'ambition intellectuelle, l'histoire des idées), à éprouver de plus en plus de difficulté à trouver du sens dans notre activité (Aggeri, 2016). Il en va de même pour nombre de managers, responsables publics ou

étudiants qui estiment que la recherche en gestion est souvent trop éloignée de leur expérience, de leurs préoccupations et de leur imaginaire. Si elle se boucle en système, cette course à la publication pourrait bien entraîner tous les acteurs, notamment chercheurs, directeurs de laboratoire, rédacteurs en chefs, maisons d'édition, dans des pratiques suicidaires pour la profession. Tout pousse les chercheurs, pour survivre ou prospérer, à se contenter d'un contact au mieux superficiel avec le terrain, à abandonner toute approche en profondeur ou qualitative, à éviter les mises en contextes historiques ou les prises de positions singulières, les débats avec les grands auteurs. Enfin, cette recherche anémiée, soumise aux standards de l'écriture scientifique telle que l'imposent les revues, est transmise à travers une écriture formatée et appauvrie.

Devenant moins institutions et plus organisations, les établissements d'enseignement supérieur de gestion doivent constamment démontrer leur légitimité et rendre des comptes de leur utilité. Leurs performances sont continûment auditées, ce qui a des effets sur les subjectivités et sur la vie même de ce qui est ainsi contrôlé (Power, 1997 ; Strathern, 2000). Progressivement, l'évaluation et l'*accountability* de la recherche en leur sein s'étendent et se déplacent, depuis le nombre de publications vers son « impact » et vers sa performativité. Ce déplacement peut conduire à une extension de la bulle d'audit et de sa prégnance vers encore plus de normalisation, de standardisation et de comptes à rendre. Mais sommes-nous implacablement pris dans la cage de fer de l'audit, de la recherche d'impact et de performativité ? Comment réagir individuellement et collectivement ?

Va-t-on reproduire les mêmes accommodements, résistances ou lamentations de nos confrères britanniques, comme en témoigne une littérature grandissante (ex. Mingers et Willmott, 2013 ; Tourish et Willmott, 2014) ?

Face à l'invasion de l'*accountability*, Peggy Kamuf (2007) invite à développer une « *accounterability* ». Autrement dit, à la fois une habileté à aller contre (*counter*) et à conter notre situation autrement. S'opposer, donc, mais surtout introduire au milieu de notre devoir de rendre des comptes, un temps de pause et d'hésitation (*er...*) pour réfléchir. Pour ici réfléchir sur l'apport et la responsabilité des sciences de gestion envers la société et l'économie, leur aptitude à créer une société plus juste, inclusive et cohésive ainsi qu'une économie plus dynamique et inventive. Un temps de réflexivité pour inventer des lignes de fuite hors du système, découvrir des chemins de traverses ; un temps d'hésitation, comme rite d'acceptation ou chant de mobilisation, comme départ d'un débat ou chant du cygne. Avant tout, un temps de recherche. De chercheurs cherchant le sens de la recherche, un sens qui échappe à toute prise, à rechercher au sein de multiples voix/voies. Car comme l'a suggéré Weick (1993), si le sens ne circule plus, c'est l'organisation qui menace de s'effondrer.

1. Pour construire la réalité, donner un sens à ce que nous vivons, Zizek, après Lacan, sépare trois ordres. Il y a le symbolique, par lequel le sens est défini, prescrit par la société, à l'image du langage, du code, des conventions. Mais il y a aussi l'imaginaire, fiction originaire, par lequel nous nous reconnaissons et désirons. Quant au réel, lui, son sens est toujours inaccessible, mais il

 PROPOS ET FRAGMENTS

Faire de la recherche, c'est ne pas savoir de quoi l'on parle, et en parler pour mieux savoir. Mais de quelle façon en parler ? La forme fait partie du fond et le style est déjà théorie (Van Maanen, 1995 ; Geertz, 1996). L'article scientifique ressemble trop souvent à un vêtement disponible en taille unique. Le texte qui suit sera habillé en un autre genre, composé de propos et de fragments.

Le *propos*, entre pensée provisoire et conviction intime, attire l'attention sur une facette ignorée, tue, cachée, énigmatique ou problématique. Ce genre a de glorieux antécédents, à l'image des « Propos sur le bonheur » d'Alain mais aussi en gestion avec Auguste Detœuf (1937) et ses « Propos d'Oscar-Louis Barenton, confiseur ». Il contient des formules, elliptiques ou aphoristiques, quelquefois obscures ou ironiques, destinées à déclencher une réflexion chez le lecteur. Son sens est dans l'impact, dans sa performativité, et ainsi dans sa capacité génératrice d'un sens à co-construire. Non pas proposition à démontrer mais propos à laisser travailler en soi, il est à s'approprier, transformer ou combattre.

Le *fragment* est un bout de sens qui regimbe à être intégré dans un système. Il enferme son propre sens, mais celui-ci est prolongé, contrarié ou remis en perspective par les autres fragments qui l'entourent. Voix au milieu d'autres voix, son sens est choral, toujours différé et en différence d'avec la propre logique qu'il énonce. Son sens n'est pas fini ou défini, mais à co-construire par le lecteur. Il n'est pas une brique à ajouter au mur de la connaissance établie, mais une pièce pour faire des assemblages. Collision et collusion de sens, coalition et coalescence, collage et décollage, il rêve d'être un départ de sens, un envol de sens, son essence est d'être sens en suspens. Commencer par définir, c'est finir avant d'avoir commencé. Et pris dans une représentation, le sens risque en effet d'être déjà mort (Nancy, 2008). Paris de sens, sens espéré toujours vivant, aphorismes et fragments tiennent davantage de l'anté-récit (Boje, 2001), dans lesquels le sens n'est pas figé dans une histoire finie. Nous espérons que ceux qui suivent sauront garder le sens vivant, d'une part pour savoir affecter, et ainsi provoquer réflexions et actions, et d'autre part pour pouvoir être repris, réassemblés, enrichis (magnifiés) par les autres chercheurs.

Ces propos et fragments n'ont pas l'autorité du chercheur qui sait, mais de l'auteur qui cherche. La modestie du chercheur n'implique pas le sacrifice de l'auteur. Ils invitent chacun à interrompre le temps d'une pause le cours des comptes à rendre pour prendre la parole. À faire sens, à construire du sens, non pas le sens en soi mais le sens pour soi, et pour nous.

nous arrive dans la figure comme une voiture en travers de la route ou la révélation d'une maladie. La recherche universitaire est de plus en plus symbolique. Le sens de

l'écriture d'un texte, c'est le nombre d'étoiles qu'il rapporte, la place dans les classements, le statut social qu'il promet. La forme, les méthodes, les références,

l'importance à lui accorder sont codifiés par les classements et les listes. Sa production est analysable et optimisable comme par l'organisation scientifique du travail.

Vu à travers le symbolique, le métier de professeur nous apparaît comme une angoissante série de performances prescrites, au sens immédiat et pourtant évanescents, avec un cruel et désespérant manque de liberté. Une oppression difficile à supporter qui est contée symboliquement par les articles dénonçant l'évolution de notre système ou par un ensemble de symptômes : peur, autodestruction, compulsion, surmenage, etc. Par chance, notre imaginaire du professeur s'est construit au contact de savants stylés, réflexifs, engagés, figures de ce que [Karpik \(2012\)](#) appelle le modèle des singularités. Tout ce symbolique glisse dans le roman de la transmission, de l'intellectuel engagé, de la quête du sens et de la justice, dans la participation à un bien intellectuel commun.

Il faut prendre soin de notre imaginaire, autour duquel s'institue notre société de la recherche en gestion. Par quels jeux construisons-nous et contribuons-nous au symbolique qui étouffe l'imaginaire et le dénude d'un sens à élaborer ? Quel imaginaire transmettons-nous ? Les listes fonctionnent-elles comme des fétiches, simulacres du sens, pour supporter l'insupportable vérité ? Ou est-ce la pauvreté de notre imaginaire qui empêche de voir, au-delà de ces listes, des raisons de désirer ?

2. Publier un article de rang A, ce n'est pas l'atteinte du sens. C'est un moyen pour être entendu, une façon de prendre la parole, d'avoir une voix légitime. La question du sens est : mais pour dire quoi, à qui, pour quels effets ?

3. On dit que la recherche en gestion ne doit pas s'interroger sur sa forme. On dit que ce serait perdre du temps, celui du chercheur et celui du lecteur. Le sens doit se couler dans la forme « article » de recherche. Cette forme participe d'un genre, avec ses conventions à respecter, qui permettent de le classer comme article de recherche. Mais notre recherche ne serait-elle pas par là en petite forme ? Une recherche qui ne recherche pas sa forme est en perte de forme.

On dit qu'il ne faut pas mélanger les genres. Cette injonction s'applique tout autant au genre littéraire qu'au genre des humains ([Derrida, 1986](#)). Tout autant esthétique que politique, elle ordonne à chacun de rester à sa place. Elle correspond à une vision de la société à l'image d'un corps aux membres bien ajustés dont l'harmonie réside dans l'équilibre des places et des classes (cf. [Rancière, 2011](#)). Ne pas suivre cette injonction est définitivement déplacé, mauvais genre, manque de classe.

L'article de recherche permet de classer les chercheurs en gestion. Il est objet de distinction avant d'être de formation. On tient sa classe, non pas de par ce qui se passe dans la classe, mais de la classe de ses textes classés dans le genre article de recherche. [Butler \(1997\)](#) a montré que nous construisons notre identité en rapport avec les discours sur notre genre. C'est aussi en ce sens que la recherche est performative. C'est en lien avec les discours de genre sur l'article de recherche que nous construisons notre identité de chercheur, en conformité ou en révolte. Ces discours nous affectent au plus intime, dans le sens et le goût que nous trouvons à la recherche, dans nos images et nos colères, dans la place qu'on désire, dans celle qui nous est laissée.

4. Ce genre si codifié qu'est l'article de revue est pris aujourd'hui comme la forme absolue de l'excellence scientifique. C'est oublier qu'il est le produit d'une lente construction historique (Gross *et al.*, 2002) et que les maîtres que nous révérons n'ont jamais eu à se plier à sa discipline. Les articles tels que nous les lisons et les écrivons sont le résultat d'un processus d'uniformisation autour de trois axes : la représentation de la science comme une entreprise d'objectivité (style impersonnel, simple, absence de l'auteur, etc.) ; la visée d'une communication efficace (abstract, titres, tableaux, figures, etc.) ; et l'argumentation théorique à partir des données (et non l'exposé des seules données). Ce processus a abouti à faire des articles une forme particulière de fiction, dans la mesure où, tout d'abord, l'auteur s'efface, voire s'absente de l'énonciation (Rinck, 2010, p. 439), ensuite, la situation réelle de fabrication de la recherche est largement passée sous silence tandis qu'enfin, la démarche est reconstruite *a posteriori* pour correspondre à la structure canonique d'un article (Billig, 2013 ; Caicedo, 2011). Cette interrogation n'est pas nouvelle. En 1963, Peter Medawar, prix Nobel de médecine, se demande : « L'article scientifique est-il une tromperie ? ». Il conclut : « (...) l'article scientifique est une tromperie dans le sens où il fait un récit complètement fallacieux des processus de pensée qui interviennent dans la fabrication des découvertes scientifiques » (Medawar, 1963). Les défenseurs de la forme canonique de l'article (pour un exemple récent, voir Patriotta, 2017) peuvent reconnaître ces traits, mais avancent qu'il s'agit de simples conventions, que dans tout domaine les conventions sont nécessaires, et que cela n'a

pas d'incidence profonde sur la qualité des recherches et des résultats publiés. En particulier, ces conventions seraient nécessaires aux lecteurs. Les lecteurs des revues scientifiques sont-ils si stupides qu'ils ne pourraient s'y retrouver dans des formats plus variés et moins codifiés ? Ces lecteurs ne sont-ils pas très proches des auteurs, sinon identiques ? La codification de la forme paraît bien davantage servir les finalités d'évaluation : elle facilite le jugement bien plus que la lecture. Certes, la lecture est aussi jugement, mais elle est surtout bien davantage : réception, appropriation, inspiration. Quant à la neutralité des conventions par rapport au contenu, elle peut facilement être mise en doute. La structure canonique de l'article de recherche n'est en rien neutre : elle correspond à un modèle normatif de la recherche telle qu'elle devrait se faire (étudier la littérature, formuler une question, définir une méthode, rassembler des données, etc.), et non telle qu'elle se fait (Solé, 2007).

En nous conformant à ce modèle, nous sommes, au mieux, des fabulistes, au pire, des affabulateurs. En reproduisant ce modèle à travers nos évaluations pour les revues et dans nos enseignements, nous gaspillons notre temps, celui des auteurs, celui des lecteurs, et celui de nos étudiants. Nous dépensons une énergie folle dans une rhétorique stérile uniquement destinée à entretenir une fiction inutile, voire nuisible, plutôt que de la consacrer au développement de nos enquêtes et de nos idées – ce pour quoi, en principe, nous sommes payés.

5. Que ce soit en éthique, en esthétique ou en métaphysique, Harman (2016) a montré toutes les vertus du formalisme, mais il montre que celui-ci tourne à vide, et finit par

perdre son sens et sa puissance, s'il n'est pas avant tout guidé par l'amour (ou la haine) de son objet. Dans certains textes, nous ressentons de l'amour et de la sincérité pour la recherche, ou pour ce qui est étudié. Mais ceux-ci ne réussissent pas toujours à s'écrire et à s'inscrire dans la forme article de recherche. Parfois l'objet commande une autre forme pour dire le sens. Et si les éditeurs et les évaluateurs acceptaient de les lire ? Et si l'on publiait ce qui compte plutôt que compter ce qu'on publie ?

6. Au-delà de la forme, le sens de ce que nous voyons, entendons et lisons est toujours précédé et prédéfini par un certain partage du sensible (Rancière, 2000). Ce partage permet que du sens soit mis en commun. Mais en même temps il définit des parts et des places : qui ou quoi est visible ou hors champ, qui a le droit et la légitimité pour parler, comment sont définis les espaces, les rythmes et les ordres. Ce partage s'impose comme une évidence que nous ne voyons plus.

Par exemple, ce serait le monde académique, non les gestionnaires, non la société, non l'État ou les employés, qui aurait la légitimité de départager ce qui a du sens et de la pertinence. Une recherche pertinente désignerait avant tout une recherche aux implications managériales explicites. Ce seraient les chercheurs qui savent, qui ont la légitimité pour dire : ils savent ce qu'est la gestion, et une recherche pertinente sera celle qui transmet un bout de ce savoir aux managers ; ils savent ce qu'est une recherche pertinente, et ils peuvent évaluer la pertinence de la recherche de leurs pairs. Pourtant, dire qu'une recherche a du sens ou qu'elle est pertinente a pu signifier à différentes époques que cette recherche

réfléchissait aux implications sociétales ou qu'elle était utile aux entreprises (cf. Letiche et Lightfoot, 2014). Et écoutons-nous vraiment ce que les managers disent de la pertinence pour eux (cf. Soparnot *et al.*, ci-après) ? D'ailleurs, le savent-ils, sont-ils unanimes, la pertinence n'évolue-t-elle pas selon les positions, les enjeux, les époques ? Ne devrions-nous pas chercher ensemble, chercheurs et managers, employés et pouvoirs publics, quel peut bien être le sens d'une « recherche pertinente » ?

7. Pour être utile aux entreprises, à la société et être responsable, la recherche en gestion ne devrait-elle pas essayer d'être un peu moins pertinente et un peu plus impertinente ? Elle a en effet beaucoup d'autres options que celle d'expliquer ce que les gestionnaires devraient faire. Elle peut poser des questions, susciter de la réflexivité, entrer en dialogue, montrer paradoxes et contradictions, mettre en contexte (historique, politique, culturel, etc.), débattre de la théorie, faire entendre d'autres voix, faire communiquer les ennemis, multiplier les perspectives, questionner le langage, enseigner l'esprit et la méthode de la recherche, questionner l'éthique, s'inquiéter de ses propres effets sur le monde des affaires et la société, etc. (cf. Demil et Lecocq, 2007).

8. On répète ces derniers temps qu'une recherche qui a du sens est une recherche qui a un impact. Elle doit être citée. Pour cela, on recommande de s'inscrire dans une petite communauté autour d'un thème très précis, s'entre-citer, reprendre les mêmes méthodes et théories pour être comparable, avoir des résultats plutôt que des discussions, expliciter sa contribution par rapport

aux derniers articles sortis. Mais monter sur une pile d'articles, ce n'est pas monter sur les épaules d'un géant.

Jeunes chercheurs, nous nous rappelons avoir écouté des heures durant des professeurs exposer avec passion leur recherche et celles qu'ils lisaient. Ils soulignaient les enjeux pour la théorie des organisations, ils les ouvraient à toutes les sciences humaines, à ce que signifiaient être un humain, aux enjeux économiques et politiques. Ils étaient dépositaires d'un savoir qui leur avait été transmis, qu'ils utilisaient pour penser les organisations, et qu'ils nous transmettaient à leur tour.

Que transmettons-nous aux jeunes chercheurs ? Aux managers ? Aux étudiants ? Une même recherche de performance (avoir le plus de citations) ? Ou une inscription dans l'histoire des idées, des sociétés ? Un goût pour le doute, le questionnement et la recherche ? Une sensibilité aux autres, au monde, à notre discipline ? Que ceci se transmette, n'est-ce pas là le plus bel impact ? Bien des recherches à impact ne laissent-elles pas le sens intact ?

9. Les frontières sont parfois poreuses. Nous voulons avoir un impact, influencer l'action mais on dénonce les activistes. Nous voulons faire une différence mais il nous faut feindre la neutralité. Nous célébrons l'utilité pour l'entreprise tout comme celui qui apporte des contrats, mais nous prétendons être indépendants. Oui les frontières sont parfois poreuses. À devoir toujours encore chercher des fonds, nous risquons de perdre les fondements de la recherche. La recherche est-elle sincèrement recherche si elle est dépendante des entreprises, de l'État, des idéologies, des religions ? Une seule certitude, si le sens nous est donné de l'extérieur, alors la recherche

n'a pas de sens, elle a seulement une direction.

10. La performativité serait un autre candidat pour désigner le sens. Mais la performativité démontre seulement une puissance, une capacité des théories à être adoptées par les gestionnaires, elle ne dit rien sur le sens. Elle s'inscrit avant tout dans l'injonction contemporaine de se justifier en démontrant toujours plus de performance. Prises dans leur ensemble, il fait peu de doute que les sciences de gestion soient performatives, tant elles semblent avoir envahi tous les domaines de l'existence.

Avoir du sens ne suffit pas. La performativité est aussi affaire de contexte. La performativité de la science dominante dénoncée par [Callon \(2006\)](#) suppose la maintenance de réseaux sociotechniques longs, hétérogènes et diversifiés. Elle est dans les manuels, logiciels, algorithmes, magazines, expressions courantes. Une théorie alternative a besoin d'être reprise, braconnée, débattue dans de nombreuses instances : revues, écoles doctorales, réseaux académiques, etc. Une théorie performative est toujours une œuvre en nom collectif.

Et ceux qui voudraient être évalués sur la performativité de « leurs » théories oublient que la performativité dépasse largement le fait d'être suivie par les managers. Nous devrions nous demander quels sont les effets de nos théories sur les subjectivités, sur les conditions de vie, sur les rapports humains, sur le moral des étudiants, sur l'état de la planète. Pouvons-nous à la fois revendiquer la performativité et nous désengager derrière les apparences de l'objectivité désintéressée ? La performativité est plus une inquiétude qu'une félicité.

11. La recherche n'est pas seulement ce que le chercheur fait mais ce qui fait le chercheur. Tout dans le souci de performativité, nous oublions le souci de soi. Quels sont les effets sur nous-mêmes ? La *parrêsia* (le courage de dire la vérité) est bien distincte de la performativité. Alors que la performativité vient de la qualité de celui qui parle, la *parrêsia* justement impacte cette qualité : elle induit une « rétro-action, qui fait que l'événement de l'énoncé affecte le mode d'être du sujet » (Foucault, 2008, p. 66). Ce n'est parce qu'il est courageux (savant) que ce qu'énonce le chercheur est courageux (savant). C'est en énonçant quelque chose de courageux que nous nous devenons courageux. À l'heure où les lanceurs d'alerte sont inquiétés, où chercheurs et institutions sont en manque de financement, où peu de revues excellentement classées prennent le risque de porter des discours et des idées audacieuses, le courage frôle-t-il la témérité ? Le souci de soi n'est-il pas le dernier moteur de ceux qui doivent trouver des ressources mentales pour s'affirmer comme êtres de conviction ?

12. Nous parlons les organisations : mais que parler veut dire, quelle parole se dit une fois expurgée des ressentis, préoccupations, engagements qui entourent nos enquêtes, qui en toilent de fond nourrissent leur conception ? À quoi renonçons-nous en taisant les affects, les concepts et métaphores hérités, les expériences de vie que réactive notre relation à l'objet humain, trop humain de notre recherche ? Quel dire subsiste une fois multi-reviewé, raboté, standardisé par le processus éditorial et autocensuré par crainte pour sa carrière ? L'auteur s'efface et les évaluateurs polissent – le double aveugle est finalement bien

nommé. Une société des auteurs anonymes, riche de professeurs sans vouloir ni pouvoir professer, de chercheurs qui ne cherchent plus le débat. Il nous est plus facile de nous mettre en scène que de nous mettre en jeu.

13. Le sens est désir, interrogation, inquiétude, responsabilité. Chercher, c'est s'exposer au sens, le remettre en jeu. Le sens n'est pas à découvrir, il est un parcours, il est à mettre au travail. Nous aimons les textes qui nous font éprouver le sens, le font œuvrer en nous, nous mettent en mouvement.

14. Qu'est-ce que se disent deux fantômes quand ils se rencontrent ? Remplacez « fantômes » par « chercheurs », et la réponse n'a aucune chance de figurer dans les blagues Carambar. Les chercheurs se racontent leurs histoires de guerre, comme tous les professionnels de tous les secteurs. Et leurs histoires de guerre sont trop souvent des histoires de papiers indûment rejetés, de *reviewers* stupides, d'*editors* négligents ou mal intentionnés. Ce sont trop souvent des histoires de frustrations, de ruses plus ou moins honteuses, de réécritures perçues comme inutiles. Certainement, comme tous les professionnels de tous les secteurs, les chercheurs aiment se plaindre. Bien entendu, comme partout, ils font face aux imperfections de leur monde, tendent à les exagérer tout en oubliant volontiers leurs propres imperfections. Néanmoins, il est significatif que ce soit de ces imperfections-là qu'ils se plaignent, et non d'autres qui à coup sûr les assaillent également. Ne serait-il pas préférable de les entendre déplorer les difficultés de leur collecte de données, exposer leurs interrogations de méthode, ou discuter leurs incertitudes sur les idées à

défendre ? Ou se demander quels fantômes les hantent, quels spectres les effraient ? Incidemment, la réponse, pour les fantômes, est : « on est dans de beaux draps ».

15. La recherche est entrée de plain pied dans la société d'audit (Power, 1997 ; Strathern, 2000). Nous ne parlons pas seulement des légitimes comptes à rendre en contrepartie de crédits, d'une fonction ou de salaires. Nous passons une grande partie de notre temps à nous rendre des comptes entre nous et à nous-mêmes. Pour avoir un impact et pour notre propre gloire, il nous faut nous rendre visibles, *via* les réseaux sociaux académiques, CV, sites web, blogs, annuaires, Twitter.

Nous contribuons avec zèle au panoptique généralisé, à notre mise en visibilité partout et par tous. Les recoins de secrets et d'intimité, les espaces d'expérimentation, de braconnage et de clandestinité, les temps de maturation, tout ce qui permettait les essais et erreurs, l'originalité, les chemins de traverse, s'amenuise. Nos recherches et nos subjectivités se construisent trop étroitement exposées à notre *discipline*. Préférons l'espace des échanges aux territoires disciplinaires. Société d'audit, société disciplinaire ou société de contrôle ? À coup sûr, société à responsabilité limitée...

16. La connaissance du terrain, le doute, la mise en contextes, la multiplication des perspectives, l'exploration, l'élaboration de théories, l'enracinement dans l'histoire de la pensée, la réflexivité, l'écriture, une éthique, si ce sont là les savoir-faire du chercheur, ne risque-t-on pas une certaine prolétarianisation ?

17. Tout à notre course aux étoiles, nous ne voyons pas les années passer. Nous menons

nos recherches comme si le temps était illimité. Pouvons-nous vraiment croire que nos travaux finiront, petite pierre après petite pierre, à former la grande pyramide du savoir ? Ne nous laissons-nous pas distraire par le jeu qu'est la course à la publication, à la citation, à la réputation ? Ce jeu est-il un véritable moteur pour la recherche ou bien est-il, au contraire, un détournement de nos énergies, une dissipation de nos efforts ? Bien sûr, se soucier de sa carrière est légitime. Méfions-nous des appels à l'abnégation : celle-ci engendre d'autres déviations. Mais, si le sens est une « inquiétude », interrogeons-nous : que voulons-nous savoir ? qu'avons-nous à dire ? que voulons-nous transmettre ? qu'est-ce qui mérite d'être défendu ?

18. Par ces écritures nous rejoignons les managers en ce qu'eux-aussi, par leurs paroles et par leurs gestes, leurs décisions, leur manière de faire et d'être, écrivent le monde. L'action a un contenu propositionnel : si je renonce à des *stock options* le jour où j'annonce des temps difficiles pour l'entreprise, cela veut bien dire quelque chose sur l'état du monde. L'action, comme l'écriture se détache de l'agent et développe ses propres conséquences. Ces conséquences créent des effets durables, des configurations persistantes, qui sont les documents de l'action humaine (Ricœur, 2009, p. 216-219). L'action se dissémine dans ses répétitions et ses effets, et en cela aussi elle est bien écriture, développe des significations qui peuvent être actualisées ou remplies dans des situations autres, elle « outrepassé ses propres conditions de production. » Toute action, et notamment l'action managériale, en tant qu'elle est scrutée, interprétée, détournée, retournée,

réagie, reproduite, est comme une carte postale (Derrida, 1980) que l'on destine aux parties dites « prenantes ». Ce que ces dernières prennent avant toute chose, c'est la carte, même lorsqu'elle ne leur est pas destinée en premier lieu. De même, ces fragments d'écriture adressés à chaque lecteur, avec toutes leurs maladroites, seront-ils diversement repris, interprétés, rejetés, pris comme une « carte », et espérons-le, donneront lieu à de bonnes pioches.

Que faire alors pour trouver ou retrouver du sens dans tout cela ? C'est ce à quoi les quatre contributions de ce dossier ont tenté de répondre. Si elles semblent converger sur la recension des symptômes, les propositions que les auteurs avancent sont bien moins homogènes. Reflets de contextes différents ? Postures divergentes ? Ne cherchons pas trop vite à mettre de l'ordre. Lisons et discutons.

Sacha Lussier et Jean-François Chanlat nous interpellent sur la base d'un travail de longue haleine réalisé auprès d'enseignants-chercheurs en gestion en France et au Canada. Ils nous proposent une typologie de huit attitudes possibles face à la réduction de la recherche à une série de statistiques bibliométriques. Entre ceux qui croient au système et ceux qui n'y croient pas, ceux qui acceptent et ceux qui refusent d'y participer, il y a une diversité de réponses. Les auteurs montrent par quels leviers et ressources mentales il est possible d'échapper en partie à la prolétarianisation de la profession, ou du moins à la ralentir en attendant des jours meilleurs. Leur conviction est que, malgré des conditions parfois défavorables, un certain ethos professionnel subsiste.

Mais outre-Manche les attitudes sont plus tranchées, les débats plus vifs, pris dans une histoire plus longue. Hugo Letiche, Simon Lilley et Geoffrey Lightfoot l'analysent depuis leur propre expérience britannique. Après avoir synthétisé les principales critiques et analyses, ils refusent l'idée qu'il s'agirait d'une concurrence pour capter les ressources financières. Ils cherchent des racines plus profondes dans le capitalisme académique et la perte des savoir-faire, la recherche ayant avant tout des buts promotionnels. Néanmoins, leurs inquiétudes concernent les affects ainsi engendrés par le système : peurs, angoisses, envie, repli sur soi. Leur conviction est que de tels affects ne permettront pas à l'université occidentale d'innover et de créer dans la société de la connaissance.

Pour Richard Soparnot, Fernanda Arréola et Pascale Borel la recherche en gestion doit *in fine* être utile aux managers. Mais sait-on vraiment ce qui leur est utile ? Ils condensent d'abord ce qu'une large littérature en sciences de gestion recommande pour que les recherches soient pertinentes. Puis une recherche exploratoire présente ce que les managers interrogés considèrent comme une recherche qui serait utile pour eux. La conviction des auteurs est qu'entre les chercheurs qui n'écoutent pas suffisamment les managers et les managers qui ont une image naïve de la science, la question de la pertinence est en définitive plus problématique que supposé.

Ces constats amers, Aurélien Rouquet ne s'en accomode pas. Il nous le dit sans les circonvolutions, les euphémismes et les périphrases en usage dans notre univers policé. Il est en colère. Il râle. Il proteste. Il vitupère. Non sans humour, bien au contraire : sa réjouissante « typologie »

des enseignants-chercheurs complète admirablement le travail d'enquête de Lussier et Chanlat. Mais il n'entend pas pour autant nous distraire. Droit au but, sans détour. Il ne suggère pas : il dénonce. Il ne propose

pas : il revendique. Il ne livre pas de prudentes contributions : il appelle, tout simplement, à la révolte. Il a du courage. Il nous montre, à chacun, à tous, l'urgence d'en avoir tout autant.

BIBLIOGRAPHIE

- Aggeri F. (2016). « L'obsession de la productivité et la fabrique du chercheur publiant », *Le Libellio d'AEGIS*, vol. 12, n° 2, p. 21-32.
- Billig M. (2013). *Learn to write badly: How to succeed in the social sciences*, Cambridge University Press, Cambridge.
- Boje D.M. (2001). *Narrative Methods for Organizational and Communication Research*, Sage, London.
- Butler J. (1997). *Excitable Speech: A Politics of the Performative*, Routledge, New York & London.
- Caicedo M.H. (2011). "The story of us: On the nexus between metaphor and story in writing scientific articles", *Culture and Organization*, vol. 17, n° 5, p. 403-416.
- Callon M. (2006). "What does it mean to say that economics is performative?", *Do Economists Make Markets? On the Performativity of Economics*, D. MacKenzie, F. Muniesa, L. Siu (Eds.), Princeton University Press, Princeton.
- Demil B., Lecocq X. et Warnier V. (2007). « Le couple pratique-recherche : Divorce, mariage ou union libre ? », *Revue française de gestion*, vol. 33, n° 171, p. 31-48.
- Derrida J. (1986). *Parages*, PN Galilée, PL Paris.
- Derrida J., (1980). *La carte Postale*, Aubier Flammarion, Paris.
- Detœuf A. (1937). *Propos d'O.L. Barenton, confiseur, ancien élève de l'École polytechnique*, Éditions du Tambourinaire, Paris.
- Foucault M. (2008). *Le Gouvernement de soi et des autres. Cours au Collège de France. 1982-1983*, Gallimard / Seuil, Paris.
- Geertz C. (1996). *Ici et Là-Bas. L'anthropologue comme auteur*, Métailié, Paris.
- Gross A.G., Harmon J.E. et Reidy M.S. (2002). *Communicating science: The scientific article from the 17th century to the present*, Oxford University Press, Oxford.
- Harman G. (2016). *Dante's Broken Hammer, The Ethics, Aesthetics and Metaphysics of Love*, Repeater Books, Londres.
- Kamuf P. (2007). "Accountability", *Textual Practice*, vol. 21, n° 2, p. 251-266.
- Karpik L. (2012). « 'Performance', 'excellence' et création scientifique », *Revue Française de Socio-Économie*, vol. 2, n° 10, p. 113-135.
- Letiche H. et Lightfoot G. (2014). *The Relevant PhD*, Sense Publication, Rotterdam.

- Medawar P. (1963). "Is the scientific paper a fraud?", *Listener*, n° 70, p. 377-378.
- Mingers J. et Willmott H. (2013). "Taylorizing business school research, on the 'one best way' performative effects of journal ranking lists", *Human Relations*, vol. 66, n° 8, p. 1051-1073
- Nancy J.-L. (2008). *Le poids d'une pensée, l'approche*, La Phocide, Strasbourg.
- Patriotta G. (2017). "Crafting papers for publication: Novelty and convention in academic writing", *Journal of Management Studies*, vol. 54, n° 5, p. 747-759.
- Power M. (1997). *Audit Society: Rituals of Verification*, Oxford University Press, Oxford.
- Rancière J. (2011). *Aisthesis : Scènes du régime esthétique de l'art*, Editions Galilée, Paris.
- Rancière J. (2000). *Le Partage du sensible*, La Fabrique éditions, Paris.
- Ricœur P. (2009 [1971]). *Le modèle du texte. L'action sensée considérée comme un texte*, réédité dans *Du texte à l'action*, Editions du Seuil, Paris.
- Rinck F. (2010) « L'analyse linguistique des enjeux de connaissance dans le discours scientifique. Un état des lieux », *Revue d'anthropologie des connaissances*, vol. 4, n° 3, p. 427-450.
- Solé A. (2007). « Le chercheur au travail », *Sciences du management. Epistémique, pragmatique et éthique*, C. Martinet (coord), Vuibert, Paris, p. 285-304.
- Strathern M. (2000). *Audit Cultures: Anthropological Studies in Accountability, Ethics and the Academy*, Routledge, Cambridge.
- Tourish D. et Willmott H. (2014). "In defiance of folly: Journal rankings, mindless measures and the ABS Guide", *Critical Perspectives in Accounting*, vol. 26, n° 1, p. 37-46.
- Van Maanen J. (1995). "Style as theory", *Organization Science*, vol. 6, n° 1, p. 133-142.
- Weick K.E. (1993). "The collapse of sensemaking in organizations: The Mann Gulch disaster", *Administrative Science Quarterly*, vol. 38, n° 4, p. 628-652.